



Barbara

DAVID LELAIT-HELO

Préface de Serge Lama

*Le portrait bouleversant d'une des
plus grandes voix françaises*


CHARLESTON
POCHE

DAVID LELAIT-HELO

Barbara

*L'aigle noir, Dis, quand reviendras-tu ?,
Göttingen, Ma plus belle histoire d'amour, Nantes...*

Les mélodies envoûtantes et les textes puissants de la Dame en noir laissent deviner ses joies et ses forces, ses drames et ses faiblesses. Mais, 25 ans après sa disparition, alors que sa voix habite toujours nos vies, qui connaît la « vraie » Barbara ?

Derrière son piano adoré, son personnage de scène et le nom qu'elle s'était choisi, se cache une femme aux multiples visages, brillante et insaisissable.

Avec délicatesse et poésie, David Lelait-Helo nous raconte Barbara, son mal de vivre, ses souvenirs d'enfant juive que la guerre a jetée sur les routes, ses amours passagères, et dessine le portrait d'une femme passionnée tout entière dévouée à la musique.

Entre récit biographique, chansons, interviews et confidences, une plongée bouleversante dans l'intimité d'une artiste hors du commun.

Né en 1971, **David Lelait-Helo** vit aujourd'hui à Paris. Auteur prolifique, il a écrit de nombreuses biographies (*Evita : le destin mythique d'Eva Perón, Sur un air de Piaf, Dalida : d'une rive à l'autre...*), mais aussi des guides de sagesse, des essais et des romans, dont *Poussière d'homme*, un roman autobiographique qui a connu un vif succès.

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-688-2



9 782368 126882

7,50 euros
Prix TTC France

Rayon :
Musique


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

Du même auteur

Biographies

Evita. Le destin mythique d'Eva Perón, Payot, 1997.

Maria Callas, J'ai vécu d'art, j'ai vécu d'amour, Payot, 1997, Éditions Télémaque, 2018.

Sur un air de Piaf, Payot, 2003.

Romy au fil de la vie, Payot, 2002, Éditions Télémaque, 2017.

Dalida d'une rive à l'autre, Payot, 2004, Éditions Télémaque, 2016.

Barbara, Payot, 2007.

Mes années La Vegas, avec Line Renaud, Editions de la Martinière, 2018.

Maudites, Télémaque, 2021.

Essais

Gay culture, Anne Carrière, 1998.

Les Impostures de la célébrité, Anne Carrière, 2001.

Le Roman de la chanson française, Éditions du Rocher, 2009.

Romans

Poussière d'homme, Anne Carrière, 2006, Pocket 2012.

Sur l'épaule de la nuit, Anne Carrière, 2010, Pocket 2013.

C'était en mai, un samedi, Anne Carrière, 2012, Pocket 2015.

D'entre les pierres, Anne Carrière, 2014, Pocket 2016.

Quand je serai grand, je serai Nana Mouskouri, Anne Carrière, 2016, Pocket 2017.

Un oiseau de nuit à Buckingham, Anne Carrière, 2019, Pocket, 2021.

© 2017, Éditions SW Télémaque

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-688-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@Lilly Charleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact
de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus
grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur
du papier issu de forêts gérées durablement.

David Lelait-Helo

BARBARA

Télémaque

À Guy, Mireille, Yvonne.

À Philippe.

À Line, Mine, Nana.

Mes femmes, mes hommes.

PRÉFACE DE SERGE LAMA

Je n'aurais pas l'outrecuidance de dire que j'ai bien connu Barbara, personne ne peut avoir cette prétention-là, à part peut-être Roland Romanelli, son accordéoniste et amant, et encore, les zones d'ombres sont si nombreuses et disparates qu'il n'a sans doute connu que ce qu'elle a bien voulu lui dévoiler.

Moi je la côtoyais tous les jours et, de mes débuts à L'Écluse dont elle était la suzeraine, à son accès direct au statut de star à Bobino, je l'ai regardée chanter tous les soirs, et j'ai été ébloui tous les soirs (peut-être devrais-je écrire, fasciné).

J'ai eu le privilège d'entendre les premières chansons qu'elle a écrites pour elle, je suis arrivé au carrefour de sa vie d'artiste où soudain tout a basculé.

Barbara était redoutablement intelligente, elle avait un charme de cobra et comme toutes les héroïnes chères au cœur de mon ami David Lelait-Helo, elle était à la fois forte comme le granit et fragile comme du cristal de bohème. Un sourire au raz des larmes, une drôlerie XVIII^e siècle, mais sans jamais, oh non ça jamais, une once de vulgarité.

La loge (si on peut appeler ça comme ça) de L'Écluse, était si étroite qu'on ne faisait que s'y croiser, on ne pouvait pas parler sans être entendus de la salle. Quand Barbara y traînait un peu, elle s'y trouvait comme en prière, comme en catharsis.

À la brasserie du Globe (pas la peine d'y faire un pèlerinage, elle n'existe plus, nos vingt ans non plus d'ailleurs), où l'on se retrouvait parfois, place Saint-Michel, Barbara était soit intarissable, soit dans une rêverie si lointaine que nul n'osait l'en détacher. Elle était généreuse jusqu'à la folie. L'argent dont elle avait tant manqué à ses débuts, sous ses doigts, se transformait très vite en cocottes en papier.

Permettez-moi une petite anecdote personnelle : À une artiste avec laquelle elle avait une longue conversation téléphonique, elle avait dit : « Lama a beaucoup de talent mais il est obsédé par l'Olympe, quand il aura compris qu'il faut vivre aussi pour nourrir son art, il lui sera permis de tout espérer ». Cette phrase m'a marqué,

mais sur le moment je n'ai pas bien compris. Cependant mon système de création n'est pas le même... Barbara s'appuyait sur son vécu pour écrire, sinon elle était vide, moi je me sers beaucoup de la vie des autres. Mais ceci étant dit, elle avait quand même raison, il faut penser à son métier le jour et la nuit, sans s'empêcher de vivre pour autant.

Cela ne l'a pas empêchée de m'imposer à Bobino, en novembre 1964, pour débiter le spectacle. C'est là que, sous mes yeux, elle s'est métamorphosée en papillon et j'ai compris, pour la première fois, ce que c'était que devenir star. Elle m'a appris l'efficacité de la sobriété quand elle est guidée par le cœur.

Barbara était d'une élégance folle, elle s'est « vestimentairement » construite, elle s'est inventée un habit de scène qui la préservait de l'âge que, comme toutes les femmes, elle craignait tant.

Le livre de David est, comme à l'accoutumée, d'une tendresse sans duperies. Il brosse le portrait de sa Barbara à lui, avec délicatesse mais sans concessions. Son écriture vous mène de page en page comme une aile, il a la lucidité dans une main et la caresse dans l'autre. À travers son livre c'est bien ma mystérieuse Barbara, la fée noire de mes débuts que je retrouve. Il m'apprend le pourquoi de certaines attitudes, il subodore le petit plus qu'on ne soupçonnait pas,

il avance avec son art de sorcier à travers ce vitrail noir de lumière, car écouter Barbara c'est entrer dans une humble chapelle que Dieu n'a pas encore désertée. Il y a autant de Barbara qu'il y a d'anges, quelques démons parfois y jettent un œil distrait mais ils comprennent vite qu'ils ne gagneront pas la partie.

Avec le temps on s'aperçoit que ça n'était pas une idée qu'on se faisait : Barbara nous manque.

Le talent habituel de David Lelait-Helo sait lui redonner vie avec respect, bienveillance et tendresse. Il nous conte le destin de ce bel oiseau, le plus grand, celui qui aile le plus haut, un aigle délivré, un aigle blanc.

Paris, mai 2017

*Nous sommes des passants à travers des vies, belles,
terribles.*

Barbara.

PROLOGUE

7 février 1994. Montpellier.

Pour qui, comment, quand et pourquoi ?

Contre qui, comment, contre quoi ?

C'en est assez de vos violences.

Les consonnes claquent, les notes frappent, la voix métal glace, coupe et martèle. J'ai vingt-deux ans, peur et presque mal. Ce *Perlimpinpin-là* n'est pas une poudre de charlatan. C'est la terre qui soudain se déchire, met à nu les forges de l'enfer sous des ciels de foudre et de flammes. Je sens des lames froides s'aiguiser contre ma peau, autour de moi les âmes saisies se fendre. Mais que sont ces colères d'Olympe ? Qui est cette femme terrible qui me fait face ?

Son visage est un masque de poudre blanche. Comme sur un dessin d'enfant, ses pommettes

trop rondes, trop roses, ses lèvres parfaitement cerise et ses yeux immensément charbon. Femme clown, magicienne envoûtée et pantin désarticulé, elle pirouette sur son tabouret de piano. Ses châles de laine pailletée s’emmêlent et moutonnent, les plumes de jais volettent dans un halo pâle. Sous le piano noir, ses jambes velours s’agitent, et s’énervent, battent les pédales, s’écartent pour y revenir et frapper de plus belle. La tête, maintenant fouettée de rouges flamboyants, se jette en arrière, mouline de côté, par-devant jusque dans le ventre du piano, puis de nouveau à la renverse, loin derrière, dans un équilibre fragile.

Dans les trances, le visage verse des cris furieux, esquisse des grimaces douloureuses. Les épaules se haussent, se baissent, et sous l’orage le buste balance, chahute à se rompre. La diseuse, dans l’ivresse, se lève, esquisse, agile, les pas mystérieux d’une danse barbare. Se peut-il qu’elle coure pieds nus sur un tapis de braises ? Pas chassés, crochetés, sautillants et boitillants... Pas obliques tirés comme autant de flèches qui nous vont droit au cœur. Drôle de danse et drôle de chanteuse qui marche à reculons vers le fond du plateau jusqu’à disparaître dans les cintres. Elle reparait, un bras tendu vers le ciel de nuit, serré tout contre son visage blanc de neige. Elle s’efface un instant pour s’imprimer à nouveau dans le rai de lumière qui la traque, les paumes

offertes haut et loin devant elle, la tête chavirée, l'âme avec. La sienne, la nôtre.

L'anniversaire d'une amie nous a jetés là. Dans ce délire, dans cet autre monde. La voix de Barbara a bordé son enfance ; nous avons réuni nos trois sous d'étudiants pour lui offrir ce spectacle. De cette Barbara je ne connais qu'un aigle noir. La grande dame de la chanson française, je l'avais remise dans un tiroir trop difficile à ouvrir, coincée tout près de Ferré, Ferrat, Brel, Brassens. Trop sombre, trop pénible cet oiseau-là, de mauvais augure, sans doute, quand on a vingt ans et toute la joie de vivre. Je m'étais imaginé un vieil oiseau déplumé, une poétesse égarée sous des dentelles que des soleils de nuit auraient fanées. Je prévoyais une audience trop bien élevée, soulée de vers de douze pieds, bercée de cantates. Pourtant, ici, en ce Zénith polaire et gris métal, toute la beauté du monde. Un public amoureux qui, tous sexes confondus, déborde de larmes, s'étreint et se blottit. La ferveur comme une marée d'amour qui va et vient aux pieds de la chanteuse ; une onde qui la porte et l'emporte. Mes yeux ne sont pas assez grands pour contempler le miracle. Je crains de rater un son, que m'échappe un mot, même minuscule. La voix se brise et, de moi jusqu'à terre, ce sont mille morceaux d'amour qui roulent vers cette femme qui chante. Je pleure. De ces larmes mi-bonheur mi-chagrin versées

sur le quai quand le bateau nous emporte loin des nôtres.

Elle égrène ses *zinzins*, comme elle appelle ses chansons, nous jette à la face ses colères, déroule les souvenirs, les peines et les tendresses qu'elle a, sur le fil des ans, mis en mots, enlacés à ses musiques. Voilà qu'elle intime l'ordre de mettre des préservatifs parce qu'au-dehors une maladie terrible met l'amour à mort. Elle parle vite et saccadé, la respiration hachée. Elle supplie qu'on ne l'attende pas près de sa voiture, dit qu'il y fait trop froid, qu'elle est une femme qui chante, qu'elle reprend la route et part sans nous quitter vraiment, qu'elle reviendra. Elle sait pourtant qu'un mois plus tard, aux douze coups de minuit à Tours, elle quittera définitivement son *amant de mille bras*, qu'elle le laissera seul au chaud du lit froissé pour faire silence à Précý et dorloter ses solitudes en sa maison couvent. Ce n'est pas qu'elle nous entourloupe, elle aimerait tant croire encore, comme les petites filles, à son doux rêve, convoiter d'autres rendez-vous sous les soleils éclatants de quelque théâtre. Mais elle sait combien, l'automne venu, les roses, si belles soient-elles, se fanent et s'effeuillent. La saltimbanque en est à compter ses hivers et le temps de chanter est passé.

Les années filent... Je n'ai frôlé Barbara que cet unique soir ; pourtant elle ne me quitte jamais vraiment. Elle est là, ni trop près ni

trop loin, tenue à distance, jamais abîmée. Par hasard, de ses proches croiseront joliment mon chemin. Que la balade est douce au printemps nouveau le long des arbres aux feuilles de chair tendre ! Que je t'aime, Mine, ma jeune copine, sa rôdeuse de coulisses, sa faiseuse de velours, toi qui ourles l'ombre et couds des peaux de nuit. On ne connaît pas bien Barbara, enfouie qu'elle est sous ses écharpes de secrets et ses étoles de pudeurs – mieux, on la connaît par cœur.

La chanson est une conversation, dit-elle. Une conversation avec le public, une conversation avec ses silences, ses respirations, ses souvenirs, ses bouts de rien qui font la vie qu'on partage des années ensemble.

À bâtons rompus, avec elle nous reprenons la conversation...

Des forêts profondes saupoudrées de blanc, le cri des loups par une nuit de jais, les sanglots d'une mélodie mélancolique, les rires et les danses suspendues aux cordes de la balalaïka, la musique de l'eau qui ronronne dans le samovar d'argent, le strudel aux pommes et aux noix pilées dont le miel vous adoucit l'âme, la caresse de la fourrure sous le menton dans le froid piquant... C'est de ces contrées, tout là-bas vers l'est, que viennent les ancêtres de Barbara.

Le soir tombe sur les Batignolles. Ici, au nord de Paris qui l'a vue naître le 9 juin 1930, une petite fille se pelotonne contre Granny. Granny, sa grand-mère tant aimée, Hava Brodsky, née à Tiraspol en Moldavie, au siècle d'avant, tout comme Moïse, le grand-père. Cette femme-là a la douceur des pâtisseries qu'elle prépare. Parfums d'orange confite, de chocolat chaud et de sucre

candi. Ses pommettes saillantes disent d'où elle vient, et dans ses yeux noirs, immenses, tout un passé crépité, ce temps d'autrefois en Russie.

La petite Monique questionne et rêve. À cette lointaine parente, Varvava, dont elle empruntera le prénom au moment d'être enfin une autre, aux autres membres de la famille dont on chuchote qu'ils étaient des gens de cirque. Ses rêves, elle les entend plus qu'elle ne les voit. Ils sont musique, ils sont piano. Ses doigts, encore tout potelés de l'enfance, courent sur le rebord de la table de bois brut, sur le bord du lit de Granny, tapotent un coin de meuble pour battre une mesure imaginaire. Puisque le monde est piano, elle tambourine, gigote et pianote sur des rythmes qu'elle est seule à entendre. D'où donc tient-elle qu'elle sera *pianiste chantante* ?

Esther Brodsky, la maman de Monique, est née en Moldavie en 1905, avant que la fureur des pogroms n'incite ses parents à fuir. Combien de Juifs ont vu là-bas, au coin d'une rue, certaines nuits d'une folle violence, leur vie s'achever sous la lame aiguisée d'un couteau ? Les Brodsky ont pris la route...

À Paris, Esther, ses vingt ans pour parure, a rencontré Jacques Serf. D'un an son aîné, il est issu d'une famille juive d'Alsace et représentant de commerce de son état. Ils se sont aimés, mariés. Jean est né en septembre 1928, Monique deux ans plus tard.

Un beau matin, la petite famille prend la poudre d'escampette. Ce n'est pas que Jacques ait gratuitement le goût de l'escapade mais plutôt qu'il traîne derrière lui des ardoises longues comme des jours sans pain. Et le pain n'a pas fini de manquer sur cette route à la cloche de bois qui trace leur errance.

Monique, petite fille de sept ans, déjà de belle taille pour son âge, regarde défilier la France, les yeux grands ouverts, étonnée. C'est que, quitte à se carapater, Jacques a choisi le plus loin, Marseille. Là-bas, les premiers souvenirs d'une petite fille. Un amour pour un garçon de six ans son aîné – le double de son âge –, trente-deux figues fraîches à la peau lisse et tendre qu'elle vole pour ses beaux yeux, à l'école le parfum amande de la colle, les lettres rouges de ses nom et prénom sur l'écrû de son tablier...

Je ne me souviens pas avoir été une enfant. Je n'ai pas une seule photo. Ça ne m'intéresse pas. J'ai des souvenirs d'odeurs, de couleurs. Mais parler d'un passé, je ne sais pas.

L'escale au soleil est de courte durée ; on rejoint déjà Roanne où la famille s'agrandit en août 1938 avec la venue au monde de Régine. Comme l'escarre creuse la chair, la pauvreté gagne et endolorit. Une maison glaciale où l'on survit emmitouflé dans sa pelure, l'hiver que l'on traverse, pénible, les doigts gelés, sans gants. Plus tard, Barbara se réglera de mitaines,

de manchons, de grandes manches et revers de dentelle ou de laine retombant en cascade sur les mains. Ne faut-il pas avoir les mains bien au chaud pour honorer comme il se doit le clavier de son piano ?

Et il y a de quoi s'étonner quand des hommes bien habillés, au petit matin, une sacoche de cuir sous le bras, ordonnent le pillage de la maison pour ne laisser sur ses quatre pieds que le lit des parents.

Des gens très matinaux, les huissiers.

Il y a aussi de quoi détester ces robes d'adulte retaillées tant bien que mal pour son corps d'enfant. La misère est poisseuse, sale, froide et informe. Elle fait honte, mal aux pieds, au creux du dos, au fond du cœur. Les créances se sont ajoutées aux créances. On part à nouveau, au petit matin ou de nuit. On traverse des villes de volets clos, on longe des routes désertes. Comme des voleurs, comme dansent les ombres.

Toute la famille est au Vésinet, près de Paris, quand ce mois de septembre 1939 la guerre éclate. Cette fois, on ne sera plus traqués pour ce qu'on n'a pas mais plus terriblement pour ce qu'on est. Juifs. À neuf ans, Barbara va apprendre l'art du secret, celui du silence.

Être juive, au départ, pour moi, ça voulait dire être rejetée : « Quand t'arriveras à l'école, dis pas que t'es juive, parce que sinon on s'enfuit... » Ça voulait dire

des choses clandestines, secrètes... Quelquefois, quand on frappe, moi j'ai encore ça, je me cache dans l'escalier.

Jacques a été mobilisé, Esther garde sa cadette et confie Jean et Monique à la tante Jeanne. La belle dame qui fut mannequin conduit les petits chez des amis à Poitiers. Un soir reparaît Jacques. Dans son costume de soldat devant les grilles de l'école, presque un héros. Mais rien que deux heures.

Maintenant qu'il s'éloigne, Monique pleure à en perdre le souffle ; heureusement qu'il a glissé dans sa main quelques sous, de quoi acheter du zan, ce zan qui ne la quittera plus, ce zan qui la rend folle au point d'échanger avec son frère son si précieux baigneur contre trois minuscules carrés de la délicieuse gâterie. Combien de kilomètres de réglisse dans ses valises, dans ses grandes besaces à l'épaule, au fond de ses poches, lors de ses voyages du bout du monde ? En gommes, bâtons, billes, rubans... Cette douceur de l'enfance comme l'ultime lien avec son père.

À Préaux, dans l'Indre, Mme Longuet initie Monique au chant. Qu'il est bon d'apprendre à respirer, de sentir en soi les sons grandir et résonner, le souffle, la langue, le palais s'unir pour faire s'élever une mélodie.

À Blois, les enfants retrouvent leur mère. Esther, qui travaille à la préfecture, apprend que le pont sera dynamité ; elle prie la tante Jeanne de reprendre la route avec ses deux aînés.

Par la fenêtre baissée, nous voyons ma mère agiter sa fine main gantée ; nous pleurons.

En pleine course, soudain, le train s'arrête. La locomotive s'en va, semant ses wagons en pleine nature. Passent les heures, puis les jours. Dix-sept jours, ainsi égarés en rase campagne. Une ribambelle de jeux improvisés dans les couloirs des voitures mais aussi le vacarme des avions en rase-mottes, la mort qui frôle.

On a eu le temps de distinguer les croix gammées sous leurs ailes avant que l'un d'eux ne mitraille les wagons à côté du nôtre.

Des peurs, des trains, des déchirements sur un quai de gare... C'est la guerre. Et les enfants, insoucians, qui inlassablement jouent. Ils jouent même à la guerre.

Jacques est enfin démobilisé, à Tarbes. Esther et Régine l'y retrouvent ; la tante Jeanne, Monique et Jean suivent. Dans une grande et belle maison à deux étages, au bout d'une cour pavée, la famille peut s'installer. Au premier étage, Monique a sa chambre, pour la première fois rien qu'à elle.

Claire et spacieuse.

À l'école, quelle fête ! Plus que le talent d'apprendre, elle a celui de faire rire et de chanter. Sa récréation favorite : monter des petits spectacles, organiser, scénariser, conduire, divertir... Ses carnets de notes sont à la hauteur de

ses aptitudes : « Très indisciplinée, trop rieuse, meneuse, frondeuse, désobéissante. »

De la musique et du chant, elle en a plein la bouche. Elle ne pense qu'à ça, ne rêve que de ça. L'école, elle s'en moque puisqu'elle, elle sera *pianiste chantante*. À la maison, on rit sous cape et on lui promet distraitemment des leçons de piano et de chant, histoire de calmer ses requêtes.

Tandis que Jean, l'aîné, repasse ses leçons et qu'il porte brillamment tous les espoirs de la famille, Monique s'habitue à ne guère exister, à farfouiller dans son coin à distance des regards et des compliments, à n'être qu'une fille. Une injustice qu'elle rumine rageusement. Elle élève pierre après pierre un monde secret dont elle est la reine toute-puissante. Les voisins de la cour sont ses sujets ; elle les affuble de vieux accoutrements remisés dans la buanderie. Que l'enfance est longue et douloureuse lorsqu'elle ne vous offre pas d'être entendue !

Le grand portail vert claque, le père rentre, les tourments avec lui. Moqueur, il l'interrogera sur ses leçons, elle entendra comme elle est stupide. Il lui fait si peur maintenant. Qu'il est gentil pourtant quand ils ne sont que tous les deux le soir et qu'il vient, en silence, épouvanter ses dix ans.

J'ai perdu la vie autrefois, quelque chose m'a tuée.

Le petit dernier, Claude, naît en mars 1942, au plus fort de la traque des Juifs. Il fait encore nuit que l'on frappe fort à la porte. On les

prévient qu'il faut fuir sur-le-champ ; il a été rapporté que derrière le grand portail vert vivait une famille juive. C'est la course à nouveau, les valises bouclées à la hâte, la famille séparée et les lendemains incertains. Les deux filles, Monique et sa petite sœur Régine, échouent chez des paysans. Loin d'être des justes, plutôt des cultivateurs en mal de main-d'œuvre. Le chant du coq n'a pas retenti dans cette campagne glacée qu'il faut déjà œuvrer à l'étable. La nuit, en douce, Monique chaparde de quoi les nourrir elle et sa sœur. Avec, au ventre, la faim et la peur d'être prise, jetée dehors.

Une fois par semaine, elle peut rejoindre ses parents cachés dans un autre village. Perchée sur sa bicyclette, elle doit pédaler longtemps, tout en craignant que du ciel ne surgissent les pires dangers. Comme un arc-en-ciel...

Cet arc-en-ciel, je me rappelle encore aujourd'hui combien il m'a terrifiée, surplombant cette route qui semblait interminable et qui grimpait... Les jours suivants, je revoyais avant de m'endormir le monstre multicolore qui m'enfermait dans ses rayons.

Alors qu'on ne s'étonne pas si elle prétendra bien plus tard que le noir est couleur de lumière, si elle préférera les silences sombres de la nuit aux pleins feux assommants du jour.

On taille à nouveau la route, sans cesse, d'une cache à l'autre. Séparés ou ensemble, à se retrouver et à se perdre encore. On se réfugie de-ci

de-là, une poignée de jours ou de semaines.
Chez des gentils, chez des méchants.

Être juif ça voulait dire fuite, peur, mais aussi formidable, voyage, on s'en va, allez vite, tous dans le fond, la voiture jaune est arrivée...

J'ai gardé le goût des départs rapides, des voyages clandestins.

Jusqu'à Saint-Marcellin, à quelques kilomètres de Grenoble, cet été 1943. Enfin un lieu paisible où se poser.

C'est joli, Saint-Marcellin, avec cette longue Grande Rue.

Ici, on ne porte pas l'étoile jaune ; d'autres Juifs vivent déjà en paix dans la toute bienveillance des habitants de la commune. Jacques a été embauché à l'imprimerie Cluze de la Grand-Rue, Esther depuis longtemps se fait appeler Madeleine, et il est tout de même rappelé aux enfants de taire qu'ils sont juifs. Monique est parfois agressive lorsqu'elle lit sa différence dans les yeux des autres. Elle est la Parisienne, volontiers coquette, plus grande que les autres, le port altier, et puis ce nez...

Ses camarades la regardent étonnés, et envieux, quand elle déclame des poèmes avec ses grands gestes de théâtre. Sur la photo de classe du collège de la Commune, elle est la plus grande et la seule toute vêtue de blanc. La seule aussi à chantonner gaiement un jour que le car scolaire tombe en panne et à jouer du piano fenêtres grandes ouvertes pour que les passants